UNE PAGE

DE

L'HISTOIRE DE L'INVASION ARABE

PAR

E. MERCIER

Interprète Judiciaire

LA KAHENA

Dans l'histoire de l'Afrique septentrionale, il y a surtout une période digne de fixer notre attention : c'est l'époque de ce grand fait historique, l'invasion Arabe, qui est venue, si près de nous, changer la population d'une contrée entière. Quel était, en effet, l'état du pays avant l'arrivée des guerriers arabes? Quelle autorité y avait le nom Romain? Quelle résistance ont opposée les indigènes et les maîtres du pays aux envahisseurs? Voilà autant de questions qui doivent présenter pour nous le plus grand intérêt.

Grâce aux savantes recherches d'infatigables travailleurs, parmi lesquels brille au premier rang M. de Slane, une foule de documents, provenants des auteurs arabes,

ont été mis au jour, et permettent, maintenant, de reconstituer, *à peu près*, la période arabe de l'histoire du nord de l'Afrique. Il ne reste qu'à classer, qu'à coordonner les matériaux épars dans plusieurs ouvrages, et à les dégager de tout ce que la manière d'écrire des historiens arabes a mélangé d'inutile au texte. Alors, on aura une idée assez complète de l'état du pays lors de la première invasion ; on pourra suivre pas à pas la marche des envahisseurs et leur établissement dans le Mor'reb. On verra les conquérants apporter un nouvel élément à la population, l'élever en lui imposant une religion d'une morale supérieure (1), favoriser, par cela même, la fondation de puissants empires berbères, se fondre peu à peu dans la masse autochtone, et, après quatre siècles, être absorbés par elle. Alors, une nouvelle invasion, ou plutôt une véritable émigration, s'avancera dans le pays, y pénétrera en forme de coin, et y établira la suprématie du nom arabe, en rejetant la race indigène dans les steppes du désert, et dans les montagnes escarpées du littoral.

Ainsi aura été reconstituée, avec des détails et sans autre incertitude que les dates des premiers évènements, une histoire peu connue qu'on pourra intituler : *Annales du peuple Berbère sous la domination arabe.*

(1) La majorité des Berbères était idolâtre, lors de l'invasion. La religion chrétienne n'était un peu répandue que sur le littoral des contrées les plus voisines de l'Italie, et encore était-elle, dans ces localités, infestée de chismes qui en avaient effacé le prestige.

Il est entendu que nous parlons ici du peuple berbère en général, c'est-à-dire de toutes les populations comprises entre l'Océan, le grand désert et l'Egypte (A).

(A) Notre collègue, M. Mercier, avance, dans ce qui précède, une opinion contradictoire qui aurait besoin d'être appuyée par des citations exactes et authentiques. *Note de la rédaction.*

Combien doit-on regretter que la fin de la période romaine ait laissé si peu de documents pour contrôler ceux fournis par les Arabes; combien il est à déplorer que la période turque n'ait pas eu un historien! A leur défaut, il y a peu d'espoir de pouvoir jamais soulever le voile épais qui couvre ces deux époques de l'histoire de l'Afrique.

En attendant des travaux plus complets, nous ne donnons aujourd'hui qu'un épisode de l'invasion : c'est le récit de la résistance opposée aux Arabes par les Berbères, sous la conduite de cette autre Jeanne-d'Arc, que les musulmans ont appelée la *Kahena*.

Pour cela, il est nécessaire de remonter un peu en arrière, afin de suivre la chaîne des événements.

Vingt années après la première invasion de l'Ifrikïa (1), qui s'était terminée par la mort du patrice Grégoire et l'abandon du pays conquis, moyennant contribution, (646-7), les Arabes reparurent sous la conduite de Maouïa-ibn-Hodeidj. Ils s'emparèrent de la contrée abandonnée peu auparavant, et, bientôt après, Ok'ba-ibn-Nafâ, envoyé comme gouverneur de l'Ifrikïa, au nom du khalife Maouïa-ibn-Abi-Sofian, étendit la suprématie musulmane dans l'ouest et fonda la ville de K'aïrouan, qui devint la capitale du pays conquis.

Dans leurs courses audacieuses, les musulmans éprouvèrent d'abord peu de résistance de la part des populations berbères, qui souffraient depuis longtemps de l'anarchie dans laquelle l'impuissance des gouverneurs byzan-

(1) Ce nom était donné, à cette époque, à l'étendue actuelle des régences de Tunis et de Tripoli.

tins laissait leur pays. Accablées d'impôts par l'avarice de leurs préfets, elles n'attendaient que le moment de secouer un joug détesté : l'invasion arabe leur en fournit l'occasion. Les Berbères accueillirent avec empressement leurs envahisseurs : partout où passa cette poignée de guerriers conduits par Ok'ba, les populations les reçurent comme des libérateurs, et s'empressèrent, généralement, de se convertir à l'Islamisme et de reconnaître l'autorité du khalifa.

Mais les Berbères, après avoir salué ce nouveau drapeau, s'aperçurent, le moment d'entraînement passé, qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres. Ecrasés bientôt sous la tyrannie de leurs nouveaux oppresseurs, ils ne tardèrent pas à regretter leurs anciens chefs.

En 682, Ok'ba, nommé pour la deuxième fois gouverneur de l'Ifrikïa, entreprit la conquête du Mor'reb (Occident), et, dans une campagne mémorable, soumit toute cette contrée. Il pénétra jusqu'à l'Océan, et reçut la soumission du comte Julien, qui gouvernait la Tingitane pour les Goths d'Espagne.

Cependant, un ancien chef des Berbères, nommé K'oceïla-ibn-Lemezm-el-Aourebi, autrefois fort influent, avait été contraint de reconnaître l'autorité des envahisseurs et de se convertir à leur religion. Traité d'abord avec déférence par le précédent gouverneur, il se vit en butte aux vexations d'Ok'ba, qui le traîna, comme un captif à sa suite, dans son expédition. La fierté du chef berbère se révolta ; et comme il avait conservé des relations avec sa tribu (les Aoureba), il agit secrètement auprès des siens, et s'entendit avec les chefs romains qui tenaient encore dans les places fortes du pays. Une vaste conspi-

ration s'ourdit contre la domination arabe, et l'orage éclata au retour d'Ok'ba, qui, plein de confiance, avait renvoyé une partie de ses troupes à K'aïrouan, et rentrait lui-même à la tête de quelques guerriers, en passant par le Zab. Parvenu à Tahouda, à quelques lieues de Biskra, il se vit attaqué à l'improviste par les Berbères alliés aux chrétiens, et fut tué avec toute son escorte.

K'oceïla, délivré, se mit alors à la tête de la révolte, qui se répandit comme un incendie dans le pays. Toutes les tribus lui envoyèrent des contingents, car la réaction était opérée, et le chef berbère conduisit ses compatriotes à K'airouan, que Zoheïr-ibn-Kaïs lui abandonna, en emmenant avec lui, à Barka, les Arabes qui purent le suivre.

Allié aux Romains, K'oceila fonda, à K'aïrouan, le premier empire berbère. Pendant cinq ans, il régna avec tranquillité et justice sur les populations du Mog'reb; les choses semblèrent même devoir rentrer dans leur état primitif; car la plupart des tribus qui avaient embrassé l'islamisme s'étaient empressées de répudier le nouveau culte aussitôt après le départ des Arabes.

Mais cette tranquillité factice ne devait pas être de longue durée. Les guerres d'Orient pour la succession du khalifat étant terminées par le triomphe des Oméïades, Zoheïr-ibn-Kaïs, qui était resté à Barka, reçut ordre d'attaquer les Berbères et de venger l'affront fait à l'islam par la mort d'Ok'ba. Ayant donc reçu d'Orient des renforts, Zoheïr se mit en marche, en l'année 686, à la tête d'une armée nombreuse.

K'oceïla, de son côté, fit appel à tous ses guerriers, les réunit, et, soutenu par un certain nombre de Romains

conduits par leurs chefs, il attendit le choc de l'ennemi à Mems (1).

On combattit avec un acharnement égal des deux côtés; mais, à la fin de la journée, la victoire se décida pour l'islam, et la bataille se termina par la mort de K'oceïla et des principaux chefs berbères et romains. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à Mermadjenna (2), et de là, jusqu'à la Moulouïa.

En un jour, la puissance arabe fut ainsi rétablie, et l'étendard des musulmans flotta de nouveau à K'aïrouan. Zoheïr y exerça l'autorité pendant quelque temps, puis, s'étant jeté tout à coup dans une dévotion extrême, il renonça à son gouvernement et prit le chemin de l'Orient, accompagné d'un petit nombre de guerriers. Selon quelques auteurs, il fut tout simplement rappelé par le khalife; mais tandis qu'il quittait K'aïrouan, une flotte de byzantins, partie de la Sicile, abordait heureusement sûr les côtes d'Afrique, et les chrétiens, débarqués, allaient attendre à Barka, le chef musulman. Leur embuscade réussit à merveille : Zoheïr et toute son escorte, surpris à l'improviste et écrasés par le nombre, périrent les armes à la main.

La révolte contre la domination musulmane se répandit alors, de nouveau, dans le Mor'reb. Plusieurs chefs indépendants voulurent se mettre à la tête des Berbères, et la guerre des petites ambitions succéda à la guerre d'utilité générale. Les plaines, les riches vallées, offrant de faciles butins et ne présentant pas de défenses natu-

(1) Localité à l'ouest de K'aïrouan, non loin de la source de la Medjerda.

(2) Cette localité était située sur le versant nord de l'Aurès.

relles, devinrent le théâtre de ces luttes, dont les montagnes furent généralement exemptes.

De ce nombre, se trouva le pâté montagneux de l'Aurès. Habité en grande partie par la tribu des Djeraoua, cette contrée avait échappé, par sa situation, à l'action des Arabes, et ses habitants avaient continué en paix leur genre de vie, et conservé leur culte, qui était le judaïsme. Ils étaient gouvernés par une reine nommée Dihya-bent-Tabet (1). Cette femme remarquable appartenait à une famille ancienne dans le pays, et qui y avait toujours exercé le pouvoir; elle professait la religion juive, et passait pour s'occuper de sciences occultes; c'est pourquoi les Arabes lui appliquèrent, plus tard, le nom de *Kahena* (sorcière, devineresse). On doit regretter bien vivement que les auteurs ne nous aient pas transmis de détails plus intimes sur sa vie privée, nous permettant d'apprécier, sous ce point de vue, cette étrange personnalité.

La retraite de la reine de l'Aurès était à Bar'aïa (2), ville d'origine ancienne, fortifiée par la nature, et entourée d'ouvrages qui en défendaient l'approche de trois côtés; celui de l'ouest, couvert de jardins et arrosé par un ruisseau, était le seul praticable. La Kahena régnait depuis longtemps dans cette localité; sa renommée de devineresse s'étendait au loin; elle avait une grande autorité dans le pays, aussi paraît-elle avoir été pour beaucoup dans l'attaque d'Ok'ba par les Berbères à Tahouda.

(1) Damia-bent-Nifak, d'après certains auteurs. Ces différences proviennent de l'incorrection des manuscrits, et de la négligence avec laquelle les copistes ponctuent les noms propres.

(2) Cette localité est à environ vingt lieues de Lambèse.

Après la révolte qui suivit la mort de Zoheïr, son influence s'étendit encore; un grand nombre de Berbères vinrent se grouper autour d'elle, et elle devint bientôt la plus puissante parmi les chefs du Mor'reb.

Cependant le khalife Abd-el-Melek, ayant appris la défaite et la mort de son lieutenant Zoheïr, expédia à Hassan-ibn-Nâman-el-R'assani, gouverneur de l'Egypte, l'ordre de marcher contre les rebelles du Mor'reb. Pour assurer la réussite de la campagne, il lui envoya, comme renfort, une armée que les historiens portent à 40,000 hommes, et lui permit de distribuer à ses troupes, avant le départ, l'argent des trésors du pays. En 689 (1), Hassan fondit sur l'Ifrikia, à la tête de la plus forte armée arabe qu'on y eut vue encore. Il parvint bientôt à K'aïrouan qui ne fut pas défendue, et de là se porta sur Carthage, ville que le général Ok'ba avait en vain esssayé de réduire, et où s'étaient réfugiés un grand nombre de Grecs et de Romains. Il donna un si terrible assaut à la place, qu'il s'en rendit maître à la première attaque. Les chrétiens eurent, pour la plupart, le temps de s'embarquer, et se réfugièrent en Sicile et en Espagne; ceux qui ne purent échapper, furent massacrés par les soldats de Hassan, qui ordonna le pillage de la ville, puis sa destruction. De là, il envoya des corps de troupes attaquer les autres points fortifiés, où les Berbères et les Grecs s'étaient renfermés; il se porta ensuite lui-même à Statfoura et à Benzert (2),

(1) Cette date, comme la plupart de celles du premier siècle de la domination musulmane en Afrique, est incertaine et varie de quelques années selon les auteurs.

(2) Ports sur le littoral, au nord-ouest de Tunis.

en délogea les rebelles et les força à se réfugier à Bône et à Badja (1).

Hassan retourna alors à K'aïrouan, et se prépara à attaquer la Kahena, auprès de laquelle s'étaient ralliés tous les révoltés de l'Ifrikïa. Plein de confiance dans ses premiers succès, si facilement obtenus, il marcha contre elle, et fit prendre position à ses troupes sur la rivière Miskiana, à une journée de Bar'aïa.

Mais la Kahena, à l'annonce de la prochaine attaque des musulmans, n'était pas restée inactive; elle avait réuni tous les guerriers berbères et avait enflammé leur courage, en leur représentant que le seul moyen d'échapper au joug de leurs oppresseurs, dont ils avaient pu éprouver la tyrannie, consistant dans la force de leurs cœurs et la vigueur de leurs bras. Par ses paroles, par son exemple, elle donna à tous la confiance de la victoire qu'elle promettait, et, sans attendre le choc de l'ennemi, elle se mit à la tête de ses troupes et vint fondre sur le camp des musulmans.

Une bataille terrible s'engagea; les Arabes avaient l'avantage des armes et de la position, mais les Berbères avaient celui du nombre et surtout du courage porté à son paroxysme par l'enthousiasme.

Après une lutte acharnée, dans laquelle la plupart des musulmans furent pris ou tués, la victoire resta aux Berbères, et Hassan dut prendre la fuite avec les débris de ses troupes.

Sans perdre un moment, la Kahena profita de l'effet produit par son succès sur les populations, pour pour-

(1) Badja, la *Vacca* de Salluste, à l'ouest de Tunis, au nord de la Medjerda.

suivre les Arabes; toujours victorieuse, elle les chassa devant elle, entra triomphante à Carthage et à K'aïrouan, et, aidée par les indigènes dont elle savait réveiller l'ardeur patriotique, elle eut bientôt délogé Hassan de toutes les places qu'il avait conquises. Rejeté au-delà de K'abès, ce général se réfugia dans la province de Tripoli, et se retrancha dans une forteresse qui fut désignée plus tard, de son nom, Keçour-Hassan. Ainsi se termina une campagne qui avait coûté si cher au khalifat.

Grâce au courage de la Kahena, l'Ifrikïa fut encore une fois débarrassée des Arabes, et les Berbères purent jouir quelque temps de leur indépendance. Après la victoire de Miskiana, cette femme remarquable avait, par un exemple bien rare dans les annales de l'Afrique septentrionale, traité avec bonté les prisonniers musulmans, donnant ainsi une leçon d'humanité à ceux qui se prétendaient les apôtres d'une civilisation, et qui se gardèrent bien d'imiter cet exemple. Elle renvoya même tous les captifs sans rançon, ne gardant auprès d'elle que Khaled-ben-Yezid, personnage distingué, de la tribu de Kaïs, qu'elle adopta pour son troisième fils.

L'autorité de la Kahena paraît s'être étendue alors sur toute l'Ifrikïa, et nominativement sur le Mor'reb-el-Akça, jusqu'à la Tingitane. Pendant cinq ans, elle exerça le pouvoir avec équité, sans cependant avoir été assez puissante pour empêcher, dans l'ouest, des dissensions intestines qui devaient préparer, dans l'avenir, les victoires de l'ennemi.

Quant à Hassan-ibn-Nâman, il avait rendu compte de sa défaite au khalife, en demandant des secours; mais les embarras auxquels Abd-el-Melek avait à faire face pour

conserver son propre pouvoir, l'empêchèrent d'envoyer de suite les renforts demandés, et il donna ordre à son général de se maintenir, en attendant, dans la province de Barka.

Ainsi le fragile empire de la Kahena dépendait des évènements d'Orient, et ne pouvait subsister que tant que des guerres emploieraient les forces du khalifat. Cette héroïne avait donc inutilement essayé de repousser les envahisseurs. Il est des événements que l'homme voudrait en vain tenter d'arrêter, lorsque leur terme est arrivé; l'invasion était de ce nombre : un trop plein poussait les populations de l'Arabie vers l'ouest, et la digue que les Berbères pouvaient y opposer, était trop faible pour arrêter ce courant.

Une circonstance imprévue vint encore favoriser les ennemis de la Kahena : le captif Khaled-ben-Yezid, que cette reine avait adopté et auquel elle prodiguait ses faveurs, loin de reconnaître les bontés qu'elle avait pour lui, la trahit avec la plus noire ingratitude. Informé de ses secrets, il profita, avec une perfidie toute musulmane, de la confiance qu'on avait en lui, pour entretenir une correspondance secrète avec Hassan et l'instruire des projets de sa protectrice.

Enfin, les guerres du khalifat s'apaisèrent, et Hassan, ayant reçu des renforts envoyés par Abd-el-Melek, se mit en marche vers l'Ifrikïa (693).

A son approche, la Kahena ne se fit pas d'illusions sur l'issue de la campagne, et les Arabes ne manquèrent pas d'attribuer à ses relations avec le démon, ce que sa clairvoyance lui avait fait pressentir. Elle voulut cependant employer tous les moyens pour repousser l'ennemi,

et donna l'ordre barbare de ravager tout le pays, afin de mettre les assaillants dans l'impossibilité d'y vivre. Alors, des émissaires, envoyés par elle dans toutes les directions, brûlèrent les habitations, ravagèrent les cultures, portèrent l'incendie dans les forêts...; ce fut une œuvre complète de destruction, et le pays, de Tripoli à Tanger, qui n'était, au dire des historiens arabes, qu'un immense bocage et une succession continuelle de villages, présenta l'aspect d'un désert.

Cette mesure radicale eut pour effet de détacher de la Kahena la plupart des populations berbères ; le patriotisme de ces cultivateurs ne fut pas assez grand pour leur faire préférer l'indépendance à la ruine, et tandis que l'ennemi approchait, la division paralysait les forces de ceux qui auraient dû se réunir pour le repousser.

Hassan profita habilement de ces dissensions; ayant franchi la frontière de l'Ifrikïa, il vit un certain nombre de populations venir faire leur soumission. La Kahena essaya en vain de l'arrêter; elle dut reculer devant lui, et, selon Bekri, vint se renfermer dans la ville ancienne de Kçar-el-Ledjem (1), où elle soutint un siége assez long contre les Arabes. Forcée enfin d'abandonner ce poste fortifié, qui conserva son nom (Kçar-el-Kahena), elle dut bientôt céder à l'ennemi toutes les places fortes de l'Ifrikïa et se cantonner dans l'Aurès, au milieu de quelques tribus restées fidèles.

Le vainqueur reprit alors K'aïrouan, Carthage et toute la contrée, de sorte que la retraite de la Kahena fut bien-

(1) L'amphithéâtre d'El-Ledjem est, de nos jours, un des plus beaux monuments de l'antiquité romaine en Afrique. Ces ruines de l'antique *Tysdrus*, se trouvent à moitié chemin entre Sfax et Soussa.

tôt le seul point qui ne reconnut pas l'autorité musulmane. Hassan, brûlant du désir de venger l'injure que lui avait infligée une femme à Miskiana, marcha contre l'Aurès à la tête d'une puissante armée.

La Kahena, avec un courage admirable, se disposa à lutter contre l'ennemi ; mais, certaine d'avance du résultat, elle ordonna à ses deux fils d'aller faire leur soumission au général musulman ; quant à elle, elle préféra mourir en combattant pour une cause qu'elle avait toujours défendue. Ayant donc réuni ses guerriers et enflammé leur courage, elle marcha contre les Arabes qui avaient déjà pénétré au cœur du pays. La bataille fut sanglante, mais le nombre des musulmans triompha du courage des indigènes. Les Berbères virent tomber tous leurs chefs, et durent prendre la fuite après avoir vu leur reine mourir glorieusement les armes à la main ; la localité fut nommée, en souvenir de cette bataille, Bir-el-Kahena.

Hassan fit des vaincus le plus grand carnage ; puis, quand il fut las de tuer et de ravager, il reçut la soumission des habitants du pays, à la condition qu'ils se convertiraient à l'islamisme, et fourniraient au gouverneur arabe un certain nombre de guerriers. Les fils de la Kahena, nommés chefs des Djeraoua et de l'Aurès, furent chargés de faire exécuter ces conditions.

Ainsi finit cette guerre, que l'héroïsme d'une femme a rendue célèbre.

Pendant longtemps encore, les révoltes partielles contre la domination musulmane, et les guerres fratricides entre Berbères, ensanglantérent le Mor'reb et le couvrirent de débris ; plus d'une fois, les généraux arabes durent par-

courir le pays pour obtenir des soumissions peu durables et des conversions encore plus fragiles. Enfin, Mouça-ibn-Noceir et Tarok-ben-Zïad passèrent en Espagne, entraînant avec eux une partie de l'élément actif berbère, qu'ils lancèrent sur la chrétienté.

Quelque temps après, la dynastie des Ar'lebites s'établit à K'aïrouan, et celle des Idricides à Fès; elles y firent régner, pendant une période, le nom arabe, puis, le peuple autochtone reprit le dessus, et l'on vit de grands empires berbères se fonder sur les débris de ceux des Arabes. Ce fut le dernier rayon de gloire du peuple indigène ; la deuxième invasion arabe vint, en effet, par sa masse, briser l'unité de la race du pays, répandre partout l'anarchie, et préparer pour plus tard l'établissement de l'autorité ottomane sur la région du littoral.

E. MERCIER.

Interprète judiciaire.

RECUEIL

DES

NOTICES ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

2e VOLUME DE LA DEUXIÈME SÉRIE

1868. — DOUZIÈME VOLUME DE LA COLLECTION



CONSTANTINE

L. ARNOLET, Libraire-Éditeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, Libraire-Éditeur
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL, aîné, Éditeur
30, rue des Boulangers

1868